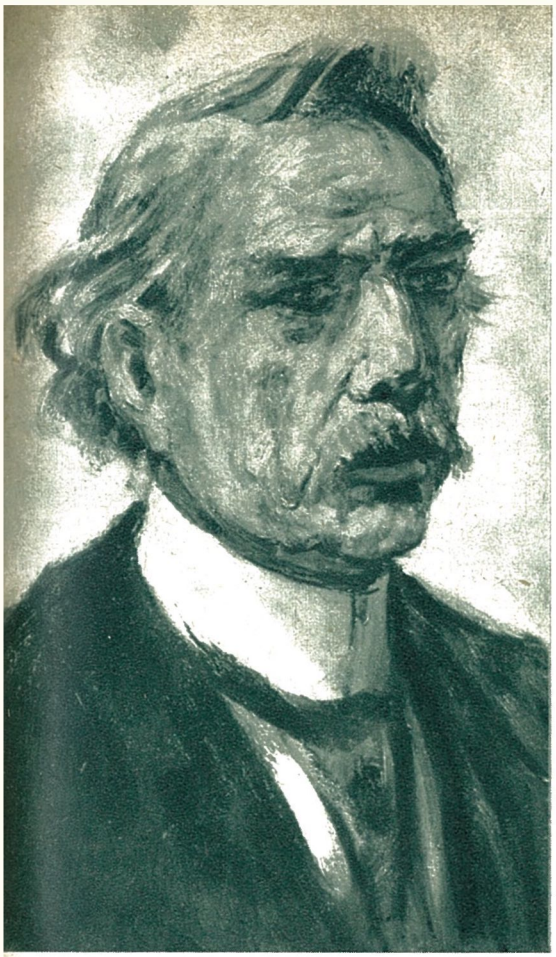
L'Art aux Chemins de fer.



Jules Destrée, par P. Paulus (Cop. A.C.L.).

A la Chambre, le 20 mai 1896, Jules Destrée interpella le ministre des Chemins de fer, M. Vandenpeereboom, en se plaçant à un point de vue inattendu, celui de l'art. C'était la première fois qu'un député parlait d'esthétique à propos du budget des Communications.

Dès l'abord, Jules Destrée dit plusieurs choses très justes, qu'il n'est pas mauvais de relire soixante ans après qu'elles furent prononcées... Voici de larges extraits de ce discours généreux.

« ... Je voudrais parler, messieurs, du budget des chemins de fer à un point de vue jusqu'à présent inédit : celui des beaux-arts.

A la première vue, il semble n'y avoir entre les beaux-arts et le budget de M. Vandenpeereboom que des relations très lointaines, tellement lointaines qu'elles ne sont point perceptibles. C'est précisément ce que je déplore, et j'espère vous démontrer qu'il pourrait y avoir, qu'il devrait y avoir un côté esthétique à l'exploitation de nos chemins de fer, postes et télégraphes.

L'art pour tous

Pour beaucoup, une telle affirmation peut paraître un paradoxe. C'est qu'en effet, pour la plupart de nos contemporains, l'art paraît un domaine spécial et réservé, accessible à certains moments déterminés pour certaines personnes particulièrement préparées. Il y a là une idée fausse contre laquelle je me suis élevé dans cette Chambre et contre laquelle il faut protester à chaque occasion. Il convient de répéter sans cesse que l'art peut et doit être partout, non seulement dans les musées et dans les ateliers, mais dans la rue, dans le paysage, dans les moindres objets de la vie ordinaire. Il peut tout illuminer, tout transfigurer, tout marquer de son empreinte ennoblissante et réconfortante. Les époques les plus heureuses dans la vie des peuples sont précisément celles où les plus insignifiants détails du décor quotidien avaient une allure esthétique, et si, au siècle actuel, l'art semble avoir divorcé d'avec la vie courante, la faute en est surtout au régime capitaliste, qui, par les labeurs trop prolongés, la division extrême des tâches, la fabrication à bon marché, a étouffé chez les petits le sens du décor et a entouré la vie du pauvre de choses disgracieuses et laides.

J'ai dit récemment, après William Morris, que nous ne voulions pas plus d'art pour quelques-uns que de la liberté pour quelques-uns. Nous voulons que les jouissances élevées et profondes que donnent la perception et la compréhension du beau ne soient pas réservées à une minorité de gens riches, mais que, au contraire, tous, jusqu'aux plus humbles, soient appelés à y prendre part...

L'architecture des gares

Les grandes gares des villes, par exemple, offrent aux artistes d'admirables champs d'activité nouvelle. Ce sont là des monuments inconnus des siècles antérieurs pour lesquels une architecture inédite, appropriée à la destination, semble devoir éclore. Le fer, croyons-nous, y sera appelé à des applications imprévues et superbes.

Pour ces constructions si éminemment modernes, que l'on abandonne donc résolument les ordonnances pompeuses des styles grecs ou les complications pittoresques du style gothique, qui n'aboutissent qu'à de dérisoires anachronismes ! Une gare est un édifice particulier au XIX[e] siècle, et il est ridicule de vouloir la construire en forme de temple antique ou d'hôtel de ville flamand. Faites donc appel aux jeunes architectes, monsieur le Ministre, aux chercheurs de neuf, à ceux qui pensent que le fer, la brique et la pierre peuvent chanter aussi des hymnes à la beauté, et qu'ils vous bâtissent des monuments grandioses ou simples quand il le faudra, mais que les hommes futurs pourront venir admirer comme nous admirons les merveilles que, sur notre sol, fit surgir la grande période des communes !

La sollicitude de l'artiste

Mais cela même ne suffit point. Appeler un architecte pour fixer la hauteur ou la forme des murailles et des toits, c'est bien ; mais il reste à faire des choses non moins importantes. Le corps nu, il faut le vêtir, et, quand il sera vêtu, le parer. Cette besogne si délicate, vous vous en souciez généralement fort peu. Vous la laissez à des entrepreneurs, à des artisans inférieurs qui travaillent séparément et dont aucune idée commune ne guide et ne coordonne les efforts. La nécessité de raisonner l'édifice jusque dans ses moindres détails, de composer un ensemble har-

Gare de Bruges (fresque).

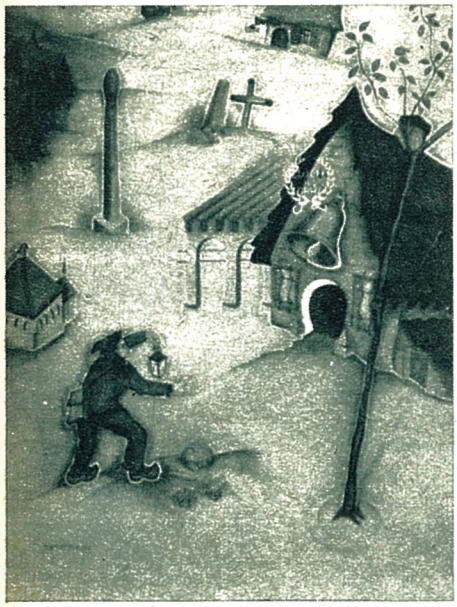
monique, on peut dire que jamais elle n'est comprise dans nos travaux publics, aussi bien dans votre département que dans les autres.

La décoration est limitée généralement à l'ornementation des murs. Je voudrais qu'elle englobât, au contraire, jusqu'aux installations qui y paraissent le plus rétives : le carrelage du pavement, les ferrures des guichets, les contours des banquettes, tout, enfin, que rien n'y échappât ; qu'à côté de l'industriel, du menuisier, du forgeron, de l'artisan, il y eût toujours la sollicitude de l'artiste...

Mais si vous vouliez aller plus loin encore, si vous daigniez comprendre que l'Etat, même sous la forme de chemins de fer, ne peut se désintéresser des artistes, si vous vouliez vous mettre d'accord avec M. De Bruyn pour ouvrir à nos peintres et à nos sculpteurs les domaines sur lesquels vous régnez, quels superbes champs d'activité s'ouvriraient à leurs énergies ! Quelles merveilles pourrait-on attendre, par exemple, d'une grande gare industrielle confiée à Constantin Meunier ! La façade, le hall d'entrée, la salle d'attente, l'intérieur de la gare, tout cela appelle des tableaux, des fresques et des sculptures. Ce que des cabaretiers ont fait pour des cafés luxueux, faites-le donc aussi pour les principales gares du pays ! Il est sans exemple dans le passé que de grands monuments où fréquentait le peuple soient restés sans œuvres d'art. Ne rompez pas ces traditions salutaires. Parez les édifices publics. Mettez sous les yeux des populations qui s'y pressent de nobles et belles images qui seront mieux là, mêlées à la vie quotidienne, sous les yeux et pour la jouissance de tous, que dans la solitude de quelque musée ou le cabinet de quelque fonctionnaire...

La décoration florale

A côté des éléments de décoration dont j'ai déjà parlé, il en est d'autres à signaler ; je veux parler de la verdure, des plantes et des fleurs. Vous aurez déjà remarqué, messieurs, que certains chefs de station, dans des villages, cultivent avec amour le jardinet qui leur est accordé par l'administration et font, autour de l'arrêt du train, un gai spectacle de parterres fleuris ou, sur les murs, grimper la course folle des vignes vierges ou des capucines. Ceux qui font cela devraient être encouragés. On pourrait établir un système de primes qui, je pense, existe sur la ligne du Nord belge : si vous avez déjà voyagé entre Dinant et Namur, vous aurez remarqué, j'en suis sûr, les abris délicieux que sont les petites stations de cette ligne, perdues au milieu des verdures et des fleurs.



Restaurant de la gare de Verviers (fresque).

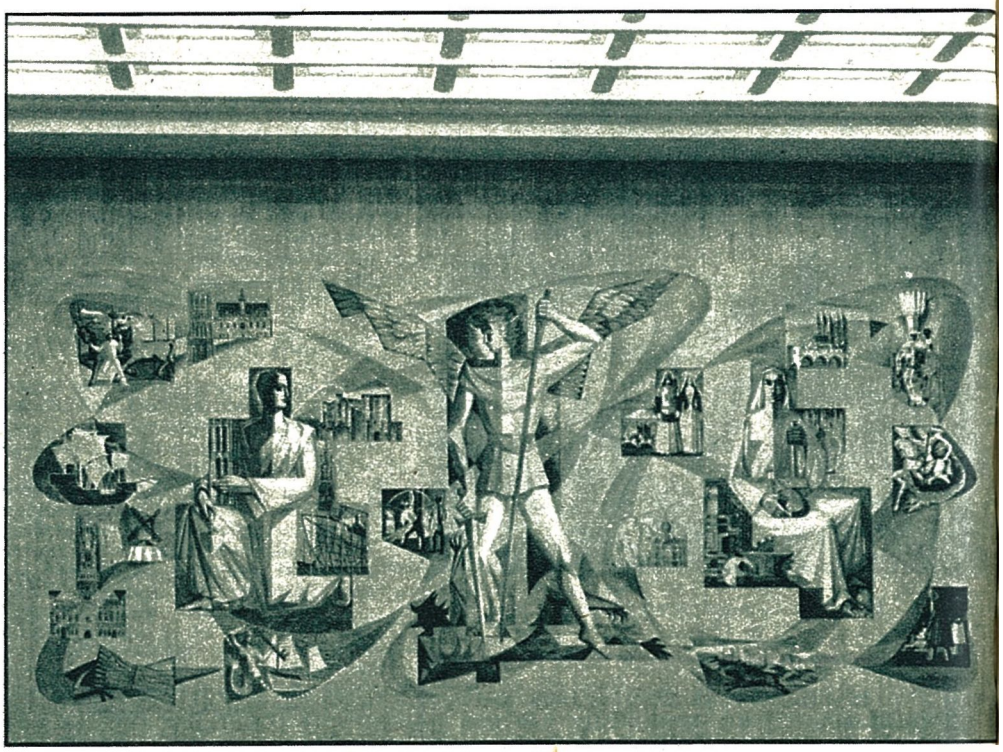
Le respect du paysage

Ceci m'amène à vous parler d'une autre obligation d'un ministre éclairé, et qui fut souvent méconnue : le respect du paysage.

Il y a, en effet, sur notre sol belge, si varié, si curieux, si pittoresque, des coins de nature qui sont de véritables œuvres d'art. On les dirait disposés par un artiste supérieur en vue d'enchanter l'humanité. Ce sont de petites vallées ombreuses et solitaires où une leste rivière babille sur des cailloux, ce sont des collines sauvages hérissées de rochers, ce sont de grands bois sombres aux arbres vénérables ; on y est bien pour communier avec la nature, pour rêver à des temps meilleurs et se reposer des fatigues de la lutte quotidienne.

Ce sont là des trésors d'autant plus précieux et sacrés qu'ils sont à la disposition de tous, que les pauvres en peuvent savourer le charme et la beauté.

Or, ces trésors, vous les gaspillez avec une impardonnable légèreté. Dites, qu'avez-vous fait de l'exquise vallée de la Lesse et de tant d'autres sites ravissants ? Vos ingénieurs passent à travers ces délicates merveilles de la nature comme des sauvages ; ils tuent les arbres, éventrent les collines, bouchent par de hideux remblais les plus aimables perspectives ; puis, quand tout est bien détruit, saccagé, anéanti, ils s'en vont ! Il faut alors attendre que le temps vienne panser les blessures qu'ils ont faites à la terre...



Gare de Bruxelles-Central (fresque).

C'était nécessaire ! me dira-t-on. Eh ! dans bien des cas, je n'en sais trop rien ; il est de ces dévastations qui font vraiment croire que les fonctionnaires et les ingénieurs ont la haine des arbres et le mépris du paysage. Il faut se méfier d'un excès d'utilitarisme ; enlevez à un peuple tout idéal, vous aurez beau perfectionner sa vie matérielle, il ne tardera pas à crever d'ennui !

Je ne suis d'ailleurs pas de ceux qui méconnaissent les nécessités de la civilisation moderne, et j'ajoute que, même au point de vue esthétique, certaines transformations peuvent amener des impressions de beauté que nous ne soupçonnions pas et qui remplacent les disparues. Mais je voudrais que le mal indispensable fût réduit au minimum et qu'aussitôt accompli, on fît tout le possible pour le réparer. Si vous avez dû trouer la colline, cachez la blessure sous un manteau de ramures et de fleurs ; si vous avez dû édifier un remblai, jetez sur ses flancs la parure des frondaisons et des plantes sauvages ; partout où vous avez détruit la verdure, faites-la renaître plus vivace : quelques centaines de francs pour acheter des graines, planter des arbustes, suffiraient... »